

Corinna Bille ou l'invention "L'invention est tirée de votre coeur, de votre sang" / Christiane Makward. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 7 (2001), pp. 195-202.

Notes au bas des pages.

I. Ecrivaines. II. Bille, S. Corinna, 1912-1979 — Critique et interprétation.

PER L1037 / FL92602P

CORINNA BILLE OU L'INVENTION

"L'INVENTION EST TIRÉE DE VOTRE CŒUR, DE VOTRE SANG"

Christiane MAKWARD
Pennsylvania State University

Un grand nombre d'auteurs ont déclaré ce qui est pour eux l'évidence même: on écrit pour ne pas mourir, on écrit comme on respire. Je n'en connais pas beaucoup d'aussi près que l'écrivaine romande Corinna Bille (1912-1979) mais je ne crois pas que l'on puisse vivre la passion de l'écriture avec davantage de ferveur et dans un tel étonnement perpétuel. C'est ce que je propose d'évoquer avant d'esquisser ce que sont à mes yeux les grands traits du "génie" d'une femme que ses contemporains ont nommée "la grande dame des lettres romandes" et que son époux, le poète Maurice Chappaz, a déclarée "la merveille de [sa] vie".

Avant même de lire la poète, tant réputée que méconnue, que fut Marie Noël (1883-1967), Corinna Bille avait été frappée par sa remarque: "On écrit avec son corps". [380]¹ Cette idée fut par la suite déclinée diversement par les nouvelles écrivaines des années soixante-dix, alors qu'on s'interrogeait sur l'éventuelle spécificité de l'écriture féminine. C'est toujours de ce corps-sexe autre qu'il sera question, que l'on relise Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, Hélène Cixous, Chantal Chawaf etc. Corinna Bille, sans être touchée directement par le mouvement gynocentrique, a exprimé ce lien charnel de l'écriture en termes plus

(1) Les chiffres entre crochets renvoient à mes feuilles de notes et transcriptions d'inédits à partir desquels j'ai construit *Le Vrai Conte de ma vie* de Corinna Bille (Lausanne: Empreintes, 1992). Ces feuilles sont déposées à la Bibliothèque Nationale Suisse à Berne; les manuscrits de Corinna Bille ne sont pas encore catalogués.

naïfs. Loin de la syllepse psychanalytique qu'elle ne pratique pas, il ne fait pas de doute qu'elle parle de la même chose, de cette énergie vitale qui nourrit l'imaginaire et l'écriture à partir de la sexualité.

Elle a de son activité créatrice une conception fondamentalement paradoxale et donc profondément vraie pour elle: écrire c'est une passion que l'on subit, ça vous tombe dessus mais c'est aussi bien entendu transgresser, s'échapper, échapper aux exigences d'une vie matérielle qu'elle ne dévalorise pas mais qui, avec la charge de ses trois enfants -de la trentaine à la cinquantaine -la limite et parfois l'accable. Elle pourra donc déclarer en mars 1972: "Si je n'avais pas pu me libérer par l'écriture, j'aurais fait les quatre cents coups et encore plus. Par l'écriture j'ai exorcisé tous les monstres, toutes les possibilités de vices qui étaient en moi. Mon goût de l'horreur, mes recherches au sujet de certains crimes qui me passionnent (le Duc de Praslin, Mayerling) viennent de l'agressivité qui est en moi." Et de noter plus loin: "Ecrire, pour moi, comme [peindre] pour Van Gogh: un acte affectif". [112-13] En prévision d'un entretien -situation qui l'intimidait toujours- elle se propose de dire: "Je liquide mes problèmes en écrivant. ... Je suis à demi sourde, j'ai hésité à porter un appareil, puis je me suis dit que cet état me permettrait de mieux vivre dans mes pensées, de mieux observer, n'étant pas distraite par trop de bruits ou des conversations inutiles." [442] Inévitablement, il y aura des frictions et des frustrations car le mari sacrifie lui aussi avec beaucoup de mal son temps aux besoins de la vie de famille qui menacent son œuvre et son identité première de poète. Il vaut donc mieux considérer comme vérité partielle la plainte suivante de Corinna: "Avec maison, mari, enfants et peu d'argent, mon travail n'était guère approuvé. Il devenait un travail clandestin et par là même beaucoup plus passionnant que si tout le monde eût attendu de moi que j'écrive". [556] Ceci devait être surtout valable lors des séjours sous le regard sévère des tantes à Chable où la jeune famille prenait beaucoup trop d'espace.

A côté, donc, des vertus quasi thérapeutiques et transgressives qu'elle reconnaît à sa créativité, elle est lucide sur sa dimension narcissique: "J'aime écrire, faire vivre des fantasmes. C'est ce que je préfère. Si j'avais eu tout mon temps, si cela avait été attendu, désiré par mon entourage, je crois que j'aurais moins écrit. Il y avait en même

temps le plaisir d'une transgression, d'une révolte". L'écriture est bien une forme de pouvoir qui est le plus souvent incontesté dans son milieu où les arts et les lettres sont des valeurs incontestables. Des honneurs, des prix, même maigres, ne seront jamais sous-estimés et viendront assez tôt légitimer ce qui est une vocation et une passion. "On écrit pour soi d'abord, ensuite pour communiquer le monde qu'on a en soi qui nous tourmente ou nous émerveille" (9 janvier 1965 [377]). Toute sa vie, depuis l'âge de quatorze ans, écrire fondera son identité, c'est le phare, l'étoile polaire que l'on ne verra jamais s'éclipser car même en proie au désespoir, écrire constitue l'échappatoire et lui permet de ne pas passer à l'acte (suicidaire). Chappaz lui, rétrospectivement, se reconnaîtra "fou" à tel mauvais passage de sa vie, mais Corinna Bille, elle, symbolise inlassablement... elle jette sur le papier, n'importe quel bout de papier, le trop plein de son existence, elle économisera ainsi à son entourage les grandes "attitudes".

Et elle se rira à l'occasion de cette folie douce, remarquant par exemple une maison abandonnée qui l'épouvante "par son aspect absolument désert, abîmé" elle note: "Naturellement, utilisant tout, je songe à en faire le décor pour une nouvelle". [carnet 14] "L'écriture, pour moi, c'est la vie. Je m'ennuie quand je n'écris pas. Il faut tout le temps, quand je n'écris pas, que je fasse des projets de livres. C'est ce qui me passionne. J'ai remarqué que j'aime surtout lire des livres ou faire des voyages en fonction de ce que je veux écrire". [556] La vie de l'idée, le discours de l'autre (en l'occurrence c'est un directeur spirituel vieillissant qu'elle aime profondément), le besoin de s'exprimer participe du sacré, semble-t-il, pour l'écrivaine qui écoute puis se remémore et garde trace de cette vie: "... je suis troublée, émue, par ce flot d'écrits, de notes, de pensées jaillissantes encore parfois à peine ébauchées, par ce besoin impérieux de dire, de s'exprimer sur ce qu'il pense, à la veille de mourir, comme s'il sentait qu'il allait mourir. Et je me demande aussi si mon besoin - talonné par le manque de temps - de jeter aussi en vrac tant de choses dans ces cahiers, n'est pas un signe un peu semblable. / Et je trouve parfois dans la forme de sa pensée qui prolifère, se saisit d'une proie, qui en amène une autre, mais qui s'éloigne de la première, au lieu de la circonscrire et de l'épuiser - un rapport avec la mienne". [413]

Il est convenu d'évoquer le surréalisme pour situer Corinna Bille dans

la topographie des courants esthétiques et des affinités littéraires. C'est une association valable à titre très limité. Tout d'abord, si les hasards de son histoire personnelle la trouvent à Paris au début des années trente, il n'existe aucune trace d'un rapport direct avec l'une ou l'autre des grandes figures du mouvement. Dullin est la seule célébrité véritable dans le carnet d'adresses de la jeune femme qui vient d'épouser un acteur parisien et qui le quittera deux ans plus tard pour sortir d'un "mariage blanc" cauchemardesque, ce qui ménage à l'érotisme une place de choix dans son imaginaire. On ne trouve pas davantage de souvenir "surréaliste" précis concernant le séjour parisien, de révélation esthétique particulière. Si Corinna fréquente les musées -où les surréalistes n'ont pas encore droit de cité bien entendu- c'est qu'elle a été nourrie aux beaux-arts depuis l'enfance et qu'elle cultive son coup de crayon: son père était peintre, décorateur, maître-verrier et grand collectionneur d'art primitif et religieux valaisan. Ce serait plutôt là, précisément, que le lien avec les productions "naïves" de l'inconscient populaire est noué dès l'enfance. De même, c'est de ce pays grandiose et bien-aimé qu'on appelle "la Noble Contrée", c'est-à-dire le Haut-Valais, que lui viennent -par l'entourage paysan maternel- les histoires les plus abracadabrantes ou les plus terribles, les plus violentes et primaires qui imprègnent son imagination de conteuse adulte. A quoi il convient d'ajouter les contes égrenés par la patience maternelle et choisis dans le répertoire européen le plus prestigieux: Lagerlöf, les frères Grimm, Andersen, et autres ouvriers des traditions orales sans parler des fantastiques dessins de Gustave Doré, des peintres de la Renaissance italienne ou des pré-surréalistes nordiques tels que Bosch ou Bruegel l'Ancien.

Le merveilleux, le non-réel qui charment ou inquiètent mais à coup sûr entourent les enfants Bille s'enrichissent du monde des rêves. L'onirique est certainement pour Stéphanie Bille, dite "Fifon" et devenue Corinna par sa volonté propre, une veine distinctive qui justifie sa réputation de méta-surréaliste. Elle avait conçu une "suite" ou petit roman onirique, tissé de rêves authentiques mais elle ne lui donna jamais forme définitive: le "Voyage sous les cils" a trouvé place dans *Le Vrai Conte de ma vie*. Alors comment la critique pourrait-elle démêler la matière des rêves de l'héritage artistique et de l'apport direct des traditions populaires valaisannes? Distinction futile sans doute, il suffira de retenir que le récit

de rêve -les siens comme ceux de ses proches- occupe une place notoire dans les archives privées et inédits, les "carnets de rêves" qui deviennent carnets de brouillons sous la pulsion narrative et qui se rapprochent aussi parfois d'albums d'images, comme elle en a par ailleurs constitué de nombreux. Car les rêves deviennent textes, les contes reviennent en rêves et les images rencontrent -hasards non-objectifs- des souvenirs oniriques quand elles ne les engendrent pas. Donc assurément, une fantaisie foisonnante s'alimente dans sa passion pour l'image (picturale, verbale, onirique), passion que n'ont pas laminée les media audio-visuels modernes et qui relève du flux baroque le plus exubérant plutôt que de la recherche surréaliste. Car le mouvement créateur emporte tout: on ne s'arrête pas avec Corinna Bille, elle ne s'arrête pas devant ce qui est capté, elle se tend, fascinée par ce qui va surgir ou qui vient de passer comme l'éclair et qu'il s'agit d'"enregistrer". Sans doute certaines de ses transes créatrices (celle par exemple de Pâques 1974 qui a donné "Emérentia 1713" dans *Deux passions*) sont peu ou prou de l'ordre de "l'écriture automatique" ou de "l'écriture féminine", c'est-à-dire en prise directe avec le pré-conscient et l'imaginaire de type onirique. Il reste que ce sont des fantasmes narratifs, et non pas des images "convulsives" sans suite, que laisse passer la plume merveilleuse de Corinna Bille. Il est arrivé que ces fantasmes narratifs ne puissent pas être intégrés à un récit, que le rameau vert ne tienne pas à l'arbre: je l'ai montré au sujet du "Conte de décembre" et pour "Le violon de verre", quand le même schéma narratif a engendré plusieurs textes, d'aucuns restant "en panne", d'autres arrivant à une forme finale. Malgré la richesse de son univers mental en récits de toutes sortes Corinna Bille n'a jamais confondu la réalité avec l'imaginaire, avec un sur-réel que les surréalistes veulent prendre - et faire prendre - au sérieux. Son journal intitulé "L'Aventure fantastique" est celui d'une aventure avortée, d'une "révélation" espérée mais non reçue: d'ordre mystique (elle s'amourache brièvement d'un vieil ami en soutane) et d'ordre surréaliste à proprement parler: elle s'intéresse de façon éphémère aux élucubrations d'une soi-disant "médiu(m)" en prenant les eaux à Lavey-les-Bains.²

L'aspect le plus remarquable de l'œuvre de Corinna Bille, c'est l'élégance retenue avec laquelle s'inscrit l'érotisme au féminin ou -dans

(2) Voir *Le Vai Conte*, chapitre IX: 346.

le cas de son chef-d'œuvre "Emérentia 1713" - ce qui en est le plus sûr prélude: la joie du corps édénique, le corps enfantin avant la connaissance charnelle. On sait la place que tient le corps de la femme dans le cheminement quasi mystique (on hésite à écrire "gnostique") de l'artiste surréaliste tel que le trace Breton dans son célèbre et triste *Nadja*. La distance entre une telle visée, incontestablement phallogcentrique, et le statut du désir chez Corinna Bille est incommensurable. Si la femme, pour Dante comme pour Breton, est la voie de la connaissance suprême -ce qui est une promotion en regard de son statut de sorcière, huis de l'Enfer - elle n'est pas chez ces auteurs à la place de l'autre complémentaire, celle que lui offre l'imaginaire de Corina Bille..

Je ne peux que réitérer ici ma lecture, telle qu'elle est résumée dans l'introduction au second volume du théâtre: "Une théorie de l'amour absolu s'inscrit d'un bout à l'autre de l'œuvre de Corinna Bille et soutient son théâtre. On peut rapprocher cette exigence ou ce rêve d'un grand nombre d'œuvres de femmes de Marguerite de Navarre à Marguerite Duras, car il s'agit de l'avatar féminin du mythe de l'hermaphrodite, l'être bisexué originel du *Banquet* de Platon. L'œuvre de Corinna Bille désigne l'amour comme recherche inconsciente du même complémentaire. Toutefois, son théâtre, comme ses récits, mettent aussi et carrément en scène la face réaliste du mythe: le désir, ses ravages et ses enseignements. C'est ce qui constitue la modernité radicale de Corinna Bille"³. (14)

L'amour platonique n'a pas droit de cité dans l'œuvre de Corinna Bille: il y est toujours catastrophique. On est avec elle aux antipodes des renoncements et sublimations tragiques de sœurs littéraires telles que l'Amélie de René, de Chateaubriand ou Emilie de Guérin. Une variante notoire sur ce thème: dans "La Sainte" (*Douleurs paysannes*) l'amoureuse ayant juré à sa mère mourante de rester vierge... elle finit poignardée par son époux. Dans le même registre mais beaucoup plus original et mené avec un "suspense" magistral, on aura un suicide-pour-ne-pas-violer dans "La petite fille et la bête" (*La Fraïse noire*), ou bien les fantasmes masturbatoires de la vierge folle (Cécilia dans *Juliette*

(3) "De l'autre côté du rideau", Introduction à Corinna Bille, *L'Œuvre dramatique complète II; Les Etranges noces et autres inédits, Textes établis et annotés par Christiane Makward*. Lausanne: L'Age d'Homme, 1996.

éternelle). On trouve d'autres exemples des excès du désir (et de l'impuissance) dans "Les Etranges NoceS" pièce où un soldat-artiste étrangle son épouse dont l'amour, obscurément, le menace. Et la moins originale des mises en scène de l'éros n'est pas cette magnifique nouvelle "Villa des roseaux" du *Salon ovale* où l'objet-partenaire d'amour est un épouvantail pour les oiseaux... Le désir frustré, la solitude sexuelle et l'interdit (lié au dogme religieux) tiennent donc bonne place dans les récits et les intrigues dramatiques. Mais bien souvent c'est autour un acte sexuel consommé -dans la violence, l'extase ou sous une forme peu banale telle que l'auto-défloration, la séduction collective et ludique que Corinna Bille élabore son texte.

L'écriture d'une sexualité polymorphe, tant explicite qu'élégante, tient donc une place tout à fait centrale dans l'œuvre, unique si l'on s'en tient au seul domaine littéraire féminin romand. Elle est en tout cas hors pair pour le goût sans faute et la sûreté de son trait. C'est que l'écrivaine connaît le beau et que depuis l'enfance elle rêve d'y ajouter. C'est aussi qu'elle a vécu l'expérience de la frustration sexuelle et qu'elle révère l'amour. Comme l'explique sans fioritures un texte autobiographique étonnant sans (fausse) pudeur, elle vécut un mariage blanc pendant deux longues années et rentra vierge (et cliniquement déflorée) au logis paternel.⁴ Son tempérament n'en resta pas grevé et elle s'épanouit certainement dans la maternité et diverses passions, chastes sauf exception. On pourrait inclure des poèmes de Corinna Bille dans une anthologie de l'érotisme au féminin mais la véritable mise en gloire de la sexualité (je prends cette image au sens pictural) tient à sa mythologie de l'eau, à son amour passionné de son pays (au sens ancien qui a donné "paysan" et "païen") et à la joie de vivre d'une enfance privilégiée. Elle a connu en particulier une affection aussi saine que profonde pour son frère cadet et c'est le fantasme du frère-amant qui a inspiré un de ses plus grands textes: "Ma Forêt, mon Fleuve" (dans *La Fraise noire*) dont une version illustrée a paru aussi dans *Finges, Forêt du Rhône*. Enfin ce fantasme, toujours superbe et positif, se retrouve dans "Le Nœud" (dans *La Demoiselle sauvage*), ou ailleurs sous des formes larvées, dans des "petites histoires". Pour clore, sans déflorer

(4) Voir *Le Vrai Conte de ma vie*, Chapitre III.

l'histoire d'amour la plus stupéfiante parmi les centaines qu'a inventées Corinna Bille, voici peut-être de quoi goûter un génie féminin certain qui (en)chante comme la ruche où la scène a lieu:

"... la peur des abeilles ne m'effleura pas. Je me glissai dedans par l'ouverture étroite. Il m'aida avec des gestes presque maternels, d'une lenteur qui m'étonna, oui. A l'intérieur le soleil en transparence rendait le bois rouge, un bois chauffé qui sentait très fort, et il était plein de résonances, de tapotements sourds; s'y mêlait encore le bruit de notre sang. J'étais à présent étendue tout contre lui, sur les planches, contre ce corps que j'avais désespérément chéri. Et du mien s'élevait un chant, comme de mille oiseaux et de plantes et de feuilles, une joie terrible qui courait le long de moi et m'envahissait, enveloppant ma tête, voilant mes yeux d'un brouillard de plus en plus dense..."⁵

(5) "Ma Forêt, mon Fleuve" in *La Fraise noire* (Paris: Gallimard, 1968):162-63.